



Le théâtre de boulevard

Cela commence par les *théâtres des boulevards*, d'est en ouest, le long du boulevard du Temple, du boulevard Saint-Martin à la Madeleine.

Vers 1860, l'appellation se transforme en *théâtre de boulevard*.

Théâtre de la bourgeoisie et de divertissement, il épouse au cours du temps de multiples formes dramatiques : féerie, mélodrame, farce, parade, vaudeville, comédie de mœurs, pantomime, opérette, drame historique, etc.

Dans les années 1900-1920, il est synonyme de vie intense et de modernité, alors qu'aujourd'hui il évoque davantage l'idée de frivolité.

1759-1789 : l'ouverture

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le boulevard du Temple donne en représentation des spectacles très divers : feux d'artifice des frères Ruggieri, pantomimes, figures de cire de Curtius, petits théâtres (de Nicolet, en 1759, puis Théâtre-Audinot, les Bluettes-Comiques-et-Lyriques, les Variétés, etc.). Perpétuant la tradition des théâtres de la foire (Saint-Germain et Saint-Laurent) dans leur répertoire (marionnettes, parodies, arlequinades, chansons, animaux savants, parades, acrobaties, etc.), ils luttent contre les priviléges des grands théâtres (Comédie-Française, Opéra, Opéra-Comique) qui jouissent, depuis la fin du XVII^e siècle, de l'exclusivité des représentations théâtrales.

1789-1814 : les nouveaux genres

Dès 1789, mais surtout après le décret du 13 janvier 1791 qui abolit le monopole des théâtres nationaux, les petites salles des boulevards traversent une période faste avec création de nouvelles scènes et de nouveaux genres :

- la **pantomime parlée** en 1792, à l'Ambigu, avec de nombreux décors, costumes, de la musique, des ballets, des mimes et des comédiens ;
- le **mélodrame**, dès 1790, issu de la pantomime parlée, du drame sentimental de Diderot ou de Nivelle de La Chaussée, du roman populaire d'Ann Radcliffe et du théâtre allemand. A la Gaîté, René Charles Guilbert de Pixérécourt (1773-1844), le « Corneille du mélodrame », surnommé par Nodier « Shakespirécourt » en est la figure principale : *Victor, ou l'Enfant de la forêt*, 1798, *Coelina, ou l'Enfant du mystère*, 1800, montrent une action autour de personnages bien caractérisés (le traître, le héros, la victime, souvent une jeune fille, le niais,

le père) qui évolue dans des décors pittoresques battus par la tempête (ruines, forêts, chaumières, etc.). Loaisel de Tréogate (*Le Brigand de Calabre*, 1795) ou Benjamin Antier (*L'Auberge des Adrets*, 1823) font également de ce genre une sorte de drame populaire.

Les différents tableaux peuvent être accompagnés de musique ;

- la **féerie**, qui provient aussi de la pantomime parlée, est l'un des grands genres du XIX^e siècle avec le mélodrame et le vaudeville. Les sujets, merveilleux, sont inspirés des contes ; les machines, accessoires et costumes sont à profusion. Les féeries musicales sont proches de l'opéra ou de l'opérette plus tard (*Le Roi Carotte* d'Offenbach, 1872) ;

- le **vaudeville**, qui émane du théâtre de la foire du Moyen-Age, est au départ une comédie entrecoupée de ballets et de chansons. En 1792, on lui consacre un théâtre (le Vaudeville). Eugène Scribe (1791-1861), de 1815 à 1850, en fait le miroir de la société de son temps, et sous le second Empire, époque triomphale du genre, Eugène Labiche, de son humeur enjouée, devient un auteur à succès et un classique, admis à l'Académie. Meilhac et Halévy le transforment en opéra-bouffe avec la musique d'Offenbach. Vers la fin du XIX^e siècle, le vaudeville, qui ne présente plus ni musique ni chansons, se confond totalement avec la comédie de boulevard ;

- la **farce**, la **parade**, la **comédie poissarde** (*Madame Angot*, 1796) évoluent vers la **comédie de mœurs**, genre dominant de la fin du XIX^e siècle au boulevard ;

- un **théâtre politique** suit l'actualité agitée, de la Révolution à la Restauration.

C'est un théâtre au public populaire et bourgeois. Si les sans-le-sou se juchent au « paradis » (ou « poulailler ») dès le Directoire, la bonne société occupe les places au prix élevé.



© Musée Lambinet, Versailles

En 1807, Napoléon limite le nombre de théâtres à Paris à huit : quatre principaux (Théâtre-Français, ancienne Comédie-Française, Opéra, Opéra-Comique et Opéra-Buffa) et quatre de boulevard (Vaudeville, les Variétés, l'Ambigu-Comique et la Gaîté).



1814-1848 : le boulevard du crime

Sous la Restauration, toutes les salles reprennent et prospèrent. Le boulevard devient le « boulevard du crime », d'après l'expression d'un critique de l'*Almanach des spectacles* en 1813 faisant connaître l'activité des comédiens d'alors : « En vingt ans, Tautin a été poignardé 16302 fois, Marty a subi 11000 empoisonnements avec variante, Fresnoy a été immolé de différentes façons 27000 fois, Mademoiselle Dupuis a été 75000 fois « innocente », séduite, enlevée ou noyée... »

Les théâtres, situés sur la partie est du boulevard du Temple, sont de gauche à droite :

- le **Cirque Olympique**, où l'on joue des pièces militaires, des drames historiques et où l'on va voir les écuyers italiens de Franconi ;
- les **Folies dramatiques**, haut lieu du mélodrame sous l'impulsion de Frédéric Lemaître ;
- la **Gaîté**, avec du mélodrame ;
- les **Funambules**, où le mime blanc Jean-Gaspard-Baptiste Debureau (1796-1846), à partir de 1828, tient le rôle de Pierrot et est acclamé sous des tonnerres d'applaudissements ;
- les **Délassements Comiques**, avec de la pantomime.

La **Porte-Saint-Martin** et l'**Ambigu-Comique** s'avoisinent sur le boulevard Saint-Martin. Tous deux montent du mélodrame. A l'Ambigu, Frédéric Lemaître crée le rôle, dans son habit de « vagabond dandy », de Robert Macaire dans *L'Auberge des Adrets* (1823). La Porte-Saint-Martin, de temple du mélodrame avec Pixérécourt, et deux nouveaux acteurs, Marie Dorval et Frédéric Lemaître, devient, en 1831, haut lieu du drame romantique (Hugo, Dumas), sans abandonner pour autant le mélo. Le **Vaudeville** et les **Variétés** sont dédiés au vaudeville et aux parodies avec Désaugiers, Duvert et Lauzanne.

Le **Gymnase**, boulevard Bonne-Nouvelle, théâtre de la duchesse de Berry et lieu de rencontre de la classe dominante, est la scène d'Eugène Scribe qui donne au vaudeville ses lettres de noblesse. Le directeur de ce théâtre, Poirson, lui dit un jour : « Vous allez me faire des pièces « famille », vertu, honneur, religion, devoirs sociaux, émotion douce, pleurs des mères de famille, soupirs des jeunes époux, couplets bien troussés, dénouement heureux, digestion facile... »

Les vedettes de l'époque sont Marie Dorval, Frédéric Lemaître, Bocage, Mademoiselle George et le mime Debureau.

Le boulevard du Crime, célébré par Marcel Carné dans *Les Enfants du Paradis* en 1943, tire le rideau précipitamment : Haussmann, en 1862, fait abattre le quartier qui devient la place de la République.

1852-1870 : le second Empire, l'apogée du boulevard

Les travaux d'Haussmann chassent le public populaire des théâtres.

Le vaudeville et la comédie de mœurs triomphent et chantent le bourgeois, dans des théâtres aux fauteuils pourpres, aux loges tendues de velours, aux dorures ouvragées. Napoléon III et l'impératrice Eugénie sont les premiers amateurs du vaudeville et de l'opérette avec les « séries de Compiègne ».

Eugène **Labiche** (1815-1888) met en joie avec ses 174 pièces (*Le Major Cravachon*, 1844, *Un chapeau de paille d'Italie*, 1851, *Le Voyage de M. Perrichon*, 1860) et fait jouer les comédiens du Palais-Royal (Lassouche, Brasseur, Grassot, Arnal, Ravel, Gil-Pérès, Geoffroy). Les événements s'enchaînent autour de quiproquos pour créer des situations extravagantes. Son comique, digne de Molière souvent, naît aussi de l'absurde.

Le trio Henri **Meilhac** (1831-1897)-Ludovic **Halévy** (1834-1908)-Jacques **Offenbach** (1819-1880) est porté en triomphe. L'Europe entière accourt pour leurs opérettes et leurs opéras bouffes (*La Belle Hélène*, 1864, *La Vie parisienne*, 1866), avec des interprètes tels Zulma Bouffar, Brasseur, Madame Simon-Girard, Jean Berthelier et surtout Hortense Schneider (1833-1920).

Si la Comédie-Française perpétue le répertoire classique, le boulevard est affecté au divertissement et au reste : les auteurs sérieux non représentés au Français façonnent le genre dramatique dominant, et ce, pendant une cinquantaine d'années. Emile **Augier** (1820-1889) reprend le thème du bourgeois gentilhomme dans *Le Gendre de M. Poirier* (1854), Victorien **Sardou** (1831-1908), le « Napoléon de l'art dramatique », fait jouer Réjane, Sarah Bernhardt, Coquelin, Lucien Guiraud dans des pièces aussi célèbres que *Mme Sans-Gêne* (1893).

1870-1940 : la Troisième République, ciel mon mari !

A la suite d'Augier et de Sardou, la veine réaliste du boulevard, de plus en plus séduite par les aspects psychologiques, consolide ses nombreuses réussites. Les œuvres de Henry **Bataille** (1872-1922), Henry **Bernstein** (1876-1953) et Henri **Lavedan** (1859-1940) sont des critiques des mœurs des classes élevées

françaises, en même temps qu'un théâtre de cris, de larmes et de coups. Plus drôles, Robert de Flers (1872-1927) et Gaston Arman de Caillavet (1869-1915) écrivent des satires gaies et spirituelles au grand succès sur le monde politique ou artistique : *L'Habit vert* (1912). Maurice Donnay (1859-1945) fait jouer Cécile Sorel, Réjane, Lucien Guitry dans des pièces légères aux répliques proches du langage parlé. Tristan Bernard (1866-1947) et Courteline (1858-1929) peignent des êtres insignifiants, fonctionnaires, employés tâtillons, simples soldats : *Le Danseur inconnu* (1910) pour l'un, *Les Gaietés de l'escadron*, 1895, *Messieurs les ronds-de-cuir*, 1893, pour l'autre. Georges Feydeau (1862-1921) porte à sa perfection le vaudeville. Faisant le tableau de la bourgeoisie fortunée de la IIIe République, rentiers, médecins, militaires, fêtards, cocottes, en caleçon ou en chemise de nuit, il fait rire par tous les procédés du genre : coups de théâtre, coïncidences, malentendus, rencontres imprévues. Ce digne successeur de Labiche écrit *Un fil à la patte* (1894), *La Dame de chez Maxim's* (1899), *On purge bébé* (1910), *Mais n'te promène donc pas toute nue* (1912).

Après la première guerre mondiale, le triangle boulevardier « mari, femme et amant » domine la scène, avec un auteur représentatif : Sacha Guitry (1885-1957).

Fils du comédien Lucien Guitry, intime de Feydeau, Tristan Bernard, Courteline, Jules Renard, il est l'auteur de 139 pièces.

Homme de culture, passionné par les grands hommes et l'histoire de France (*Jean de La Fontaine*, 1916, *Deburau*, 1918, *Pasteur*, 1919, *Vive l'Empereur !*, 1941, etc.), il est aussi un homme de plaisir, adorateur de la femme et faux misogyne (« Je suis contre les femmes, tout contre. »). Il se marie cinq fois : « Il faut courtiser sa femme comme si jamais on ne l'avait eue... Il faut se la prendre à soi-même. » Il pense pourtant que « le mariage, c'est résoudre à deux les problèmes que l'on n'aurait pas eus tout seul. »

Son théâtre fait naître le beau langage avec subtilité, esprit et verve. Son penchant pour les bons mots est connu.

Il s'approprie les codes d'un genre théâtral et les plie à son propre style, fondé sur des dialogues percutants et drôles.

Son personnage, parfois raillé (« Monsieur Moâ »), se garde le beau rôle, sur les planches comme au cinéma. Il a pourtant révélé ou mis en valeur de très nombreux acteurs : Pauline Carton, Saturnin Fabre, Elvire Popesco, Michel Simon, Gaby Morlay, Jacqueline Delubac, Arletty, Raimu, etc... Selon lui, Lucien Guitry et Sarah Bernhardt sont les plus grands.

Citons les pièces les plus célèbres : *Faisons un rêve* (1916), *Le Mari, la Femme et l'Amant* (1919), *Mon père avait raison* (1919), *Désiré* (1927), *Quadrille* (1937).

Edouard Bourdet (1887-1945) est l'un de principaux boulevardiers de l'entre-deux-guerres : *Fric-Frac* (1936) divertit le Tout-Paris sur fond d'argot, avec le trio Michel Simon-Arletty-Victor Bouchet.

Marcel Pagnol (1885-1974), avec *Topaze* (1928) et sa trilogie marseillaise (*Marius*, 1929, *Fanny*, 1931, *César*, 1937), campe un boulevard de plein air, avec terrasses, bistrots et calanques. Raimu, Orane Demazis, Pierre Fresnay se donnent la réplique sur scène avant d'être immortalisés par la caméra.

Jules Romains (1885-1972) impose la silhouette de *Knock* (1923), premier grand succès de Louis Jouvet.

Marcel Achard (1899-1974) fait jouer également Louis Jouvet, avec Valentine Tessier et Michel Simon dans *Jean de la Lune* (1929), puis Louis Jouvet et Valentine Tessier à nouveau dans *Domino* (1932).

Jacques Deval (1899-1972), dans un répertoire de comédies légères, narre les déboires d'un couple de nobles russes émigrés en France, avec Elvire Popesco dans le rôle principal créé pour elle et son accent : *Tovaritch* (1933).

Louis Verneuil (1893-1952) remporte des succès extraordinaires dans les années 30 et découvre Elvire Popesco (1894-1993) pour qui il crée des personnages de Roumaine, Polonaise, Bulgare, aristocrate folle, séductrice malicieuse et imprévisible, divine « Parisienne ». Elle brûle les planches dans *Ma cousine de Varsovie* (1923). Ses comédiens, tels Saturnin Fabre ou André Lefaur, possèdent panache et loufoquerie.

Alors que le naturalisme pèse d'un grand poids au boulevard, un auteur comme Edmond Rostand (1868-1918), avec *Cyrano de Bergerac* (1897), ressuscite le drame en vers et s'attire la gloire.

Et après : « les costumes de Donald Cardwell »



L'Occupation est une période très active pour le théâtre malgré les privations de toutes sortes (horaires limités par le couvre-feu (19h15-22h), électricité, etc.). Une nouvelle génération de comédiens apparaît : Maria Casarès, Simone Signoret, Sophie Desmarets, Jean Desailly, Serge Reggiani, Daniel Gélin, etc... Le théâtre de boulevard maintient fidèlement les vieilles recettes du genre, très conventionnelles (dans l'écriture, le jeu, la mise en scène, les décors, les costumes, les emplois, car qui donc aujourd'hui engage un valet de chambre ?).

André Roussin (1911-1987) remporte des succès exceptionnels dans des comédies très « rive droite » (*Bobosse*, 1950), à une période où naît, rive gauche,

le théâtre de l'absurde. Les plus grands acteurs sont réunis : Bernard Blier, Elvire Popesco, Pierre Fresnay, Gaby Morlay, François Périer, etc...

Marc Camoletti (1923-2003) invente un vaudeville aéronautique, la pièce française la plus jouée dans le monde : *Boeing-Boeing* (1960).

Claude Magnier (1920-1983) imagine des comédies désopilantes au retentissement international : *Oscar* (1958), *Jo* (1964). Quiproquos, courses-poursuites, et Louis de Funès fait flèche de tout bois.

Pierre Barillet (né en 1923) et Jean-Pierre Grédy (né en 1920) créent des pièces devenues des classiques du boulevard : *Quarante Carats* (1966), *Folle Amanda* (1971), *Potiche* (1980), etc...

Jean Anouilh (1910-1987), transfuge du théâtre littéraire, se proclame boulevardier, mais c'est un boulevard du fatalisme et de la tendresse amère, où les héroïnes sont pures comme des figures antiques, où l'amour absolu est impossible, où l'homme est « un animal inconsolable et gai », où le monde est absurde. Georges Pitoëff, André Barsacq et Jean-Louis Barrault le mettent en scène, Yvonne Printemps, Alain Cuny, Michel Bouquet, Pierre Brasseur, Jacqueline Maillan, Jean-Pierre Marielle l'animent.

En 1966, Pierre Sabbagh, l'un des fondateurs de la télévision française, a l'idée de filmer en public, au théâtre Marigny, des pièces de boulevard : « Au théâtre ce soir » est né. Pendant vingt ans, les textes (de Louis Verneuil, Jacques Deval, etc.) sont joués par Michel Roux, Jacqueline Maillan, Jean Le Poulain ou Jean Lefebvre. La mise en scène est de Robert Manuel, les décors de Roger Harth et les costumes de Donald Cardwell...

Plus proches de nous, Jean Poiret, avec *La Cage aux folles* (1973), offre un rôle de travesti farfelu à Michel Serrault, Françoise Dorin à Jacqueline Maillan l'un de ses meilleurs personnages (dans *La Facture*, 1968), tandis que *Le Dîner de cons* (1993) de Francis Veber, avec une mise en scène de Pierre Mondy, et interprété par Jacques Villeret et Claude Brasseur, est salué par des applaudissements à tout rompre.

Les acteurs : « On ne joue pas pour s'amuser. » Sacha Guitry



Jusqu'à la Grande Guerre, les artistes jouissent d'un éclat considérable.

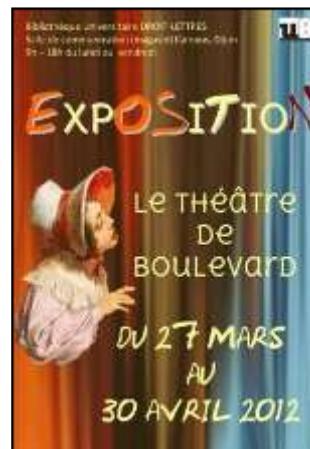
Réjane (1856-1920) est mise au pinacle, comme, à la même époque, Sarah Bernhardt (1844-1923), la « Divine », Jeanne Granier (1852-1939), qui joue dans *L'Habit vert* de Flers et Caillavet en 1912, Marcelle Lender (1862-1926), immortalisée par Toulouse-Lautrec. Le personnage troubant d'Eve Lavallière (1866-1929), dans *La Belle Hélène* en 1899, *La Dame de chez Maxim's* de

Feydeau en 1913, triomphe pour la dernière fois en 1914 dans *Ma tante d'Honfleur* de Paul Gavault.

Plus on avance dans l'histoire du boulevard, plus la place du comédien accroît.

Raimu (1883-1946), l'inquiétant Harry Baur (1880-1943), le fascinant Jules Berry (1883-1951), l'incontournable Pierre Fresnay (1897-1975), Marguerite Moreno (1871-1948), amie de Colette et de Stéphane Mallarmé, Arletty (1898-1992), Michel Simon (1895-1975), Sacha Guitry, Gaby Morlay (1893-1964), qui provient du théâtre de Bernstein, Gabrielle Dorziat (1880-1979), la grande Edwige Feuillère (1907-1998), Fernandel (1903-1973), Pierre Brasseur (1905-1972), tous venus du théâtre, se couvrent de gloire au cinéma, les premiers.

Suivront, pêle-mêle, Michel Bouquet, Jacqueline Maillan, Perrette Pradier, Pierre Mondy, Maria Pacôme, Michel Roux, Jean Le Poulain, Jean Lefebvre, Daniel Prévost, Dany Carrel, Pierre Arditi, Claude Brasseur, Darry Cowl, Michel Galabru, Jacques Balutin, Robert Lamoureux, Bernard Lavayette, Patrick Préjean, Micheline Dax, Rosy Varte, Jacques François, Jean Piat, Daniel Ceccaldi, etc



Texte : Katell Martineau

Conception : Christelle Gramond

Photo © Musée Lambinet, Versailles